

24 images

24 iMAGES

Sois jeune et tais-toi

Marco de Blois

Number 87, Summer 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23610ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Blois, M. (1997). Sois jeune et tais-toi. *24 images*, (87), 16–17.

Dossier: La fabrication d'une relève

Sois jeune et tais-toi

PAR MARCO DE BLOIS

En 1989, 24 images, dans son numéro 42, consacrait un dossier au jeune cinéma. Depuis, nous nous faisons fort de mettre en lumière les œuvres nous apparaissant prometteuses, comme nous l'avons fait, d'ailleurs, pour *La liberté d'une statue* et *Ruth*. Mais voici que la relève est devenue un sujet au goût du jour.

Ainsi, la relève a fait l'objet d'un battage médiatique sans précédent à l'occasion de la sortie de *Cosmos*, film de jeunes fait par des jeunes dans un esprit jeune... À Radio-Canada, elle joue à la vedette dans *La course destination monde*, téléroman mélodramatique à grand déploiement se déroulant sur cinq continents où des enfants mal aimés ayant quitté la maison essaient de faire leurs preuves à l'étranger pour pouvoir reconquérir l'estime d'un père sévère (les juges) et d'une mère aimante mais molle (Pierre Therrien). Toujours branché sur l'air du temps, l'hebdomadaire *Voir* publie bon an mal an son dossier sur la relève, la plus récente édition ayant sacré découvertes de l'année les cinéastes Alain Desrochers et Hugo Brochu. Dernièrement, Téléfilm Canada tentait d'apaiser la grogne générale en annonçant une politique d'appui à la relève dont l'objectif serait de renouveler la qualité des scénarios qui irait en s'affaiblissant; or, l'institution, qui s'intéresse tout à coup aux jeunes, semble ici se déresponsabiliser d'avoir toujours refusé de soutenir adéquatement un authentique cinéma de création, agissant maintenant comme un employeur qui met à la porte ses syndiqués pour les remplacer par des «programmes Extra» moins chers et moins «chiâleux». Dans un domaine connexe au nôtre, même cette fabrique de petits comiques qu'est l'École du rire retient chaque année du temps d'antenne à la télé d'État pour exhiber sa nouvelle cuvée de talents

tout à fait oubliables. Bref, il ne se passe pas quelques mois sans que revues, journaux, radios ou télé ne fassent l'éloge d'un jeune nouveau; or, ici, une question s'impose: pourquoi la relève? Picasso disait: «Quelqu'un serait-il tombé?» Le cinéma québécois est un grand corps malade: pourquoi alors pense-t-on pouvoir le guérir avec une panacée nommée relève?

On en fait grand cas au Québec, elle nous obsède, ce qui nous rend, comme société, plus distincts encore. En effet, les médias étrangers manifestent rarement un tel intérêt pour une communauté nommée «relève» dont il faudrait faire la promotion. Quand les Français écrivent sur ces jeunes que sont Desplechin, Kassovitz, Ferran, etc., c'est uniquement pour faire de la critique, pour souligner l'émergence d'un nouveau mouvement, pas pour se donner le rôle d'avocat des pauvres. Mais ici, on consacre à la relève des programmes taillés sur mesure, on attribue des prix au «meilleur jeune espoir» (et si cela trahissait plutôt un désespoir?), on prend sa défense, et les producteurs et distributeurs ont même découvert qu'elle pouvait être rentable parce qu'elle ne coûte pas cher.

Par exemple, *Cosmos*: pourquoi vendre au consommateur la relève en paquet de six? Parce que cela permet de réduire le coût à l'unité? Qui est la vedette de *Cosmos*? Les réalisateurs? Pas sûr... La tête d'affiche mise de l'avant pour ce film fut avant tout Roger Frappier, producteur, auteur, concepteur ayant réussi un formidable coup de marketing qui mise sur l'idée de jeunesse plutôt que sur le cinéma, ce qui lui a permis, du coup, de se refaire, aux yeux des médias et du public, une virginité. Mais ces jeunes, qu'ont-ils donc de si exceptionnel? Pourquoi auraient-ils la vertu de leur jeunesse? Et qui peut les nommer tous les six, d'une traite? À quand le jour où on les traitera tout simplement en cinéastes? Quant aux vieux, prennent-ils trop de place? Au rancart les vieux débris? Pourtant les Falardeau, Leduc, Tana, Lanctôt, Morin et autres vivent dans l'oisiveté forcée, arrivant péniblement à tourner, ce qui s'avère pour nous extrêmement préoccupant.

C'est sur cette réflexion que s'est amorcé ce dossier. Un fait s'imposait d'emblée pour nous au comité de rédaction, c'est que la relève est devenue un mythe qu'il est grand temps de dégonfler, car partout on en est venu à oublier que le véritable avenir de notre cinématographie c'est du côté de la diversité qu'il faut le chercher — plutôt que dans la polarisation entre un cinéma de vitrine fortement subventionné par l'État, qui appartient à tout le monde sauf à ses auteurs, et un cinéma pauvre et jeune, marginalisé, sorte de sous-culture. Sans compter que cette polarisation vient évacuer du même coup l'idée d'un cinéma indépendant pour le remplacer par celle d'une relève, justifiant que l'attribution des fonds de l'État s'effectue avec une étroitesse et un paternalisme sans pareils. Prenez le numéro de *24 images* de 1989: bon nombre des jeunes révélés il y a dix ans ont encore l'étiquette «relève» collée au front. Ils ne peuvent toutefois pratiquer leur art qu'en dilettantes. Ni Jeanne Crépeau, ni Claude Demers, ni Catherine Martin, qui ne sont pourtant plus des adolescents, n'ont en effet acquis les moyens de pouvoir exercer leur métier dans des conditions décentes. Richard Roy, lui, est parti se faire valoir



Cosmos, produit par Roger Frappier, ou la relève mise en marché en paquet de six.

côté télé. Quant à André Turpin et Arto Paragamian, après avoir réalisé un long métrage chacun, ils occupent une place paradoxale, constituant ce qu'il faudrait peut-être appeler «l'élite de la relève».

Dans son sens propre, le mot «relève» ne désigne pourtant rien de concret, sinon un changement de génération, mais ici, situation tout à fait aberrante parce que contre-nature, en dix ans, elle s'est stratifiée, devenant une communauté, un lobby avec ses représentants, ses porte-parole. Continuellement marginalisés et infantilisés, ces cinéastes que l'on désigne comme relève se voient attribuer dans le paysage cinématographique québécois une place comparable à celle d'une peuplade dans le multiculturalisme canadien, pittoresques Indiens paupérisés et parqués dans une réserve.

Bien entendu, on semble croire du côté des institutions qu'il y a une autre relève, plus prometteuse. Si certains ne ramassent que des miettes et demeurent coincés toute leur vie dans une sorte de *lumpen proletariat* culturel, il y en a — Jean-Marc Vallée, Sylvain Guy (l'imbuvable *Zie 37 Stagen*), Alain Desrochers, pour ne nommer que ceux-là — à qui on accorde des moyens plus que substantiels. Ces jeunots sont de bons techniciens, mais leurs films reconduisent l'idée d'un cinéma de confection, fabriqué sur mesure pour le succès en salle. Quant à l'autre «relève», celle qui donne dans «l'art

et essai», elle constitue une sorte d'alibi culturel qui justifie qu'on fasse un minimum d'efforts pour la maintenir en vie.

Encore une fois: pourquoi la relève? Après tout, peut-être est-ce légitime de mettre tant d'espoir en elle, car le cinéma québécois actuel ressemble à une traversée du désert et c'est avec joie que l'on peut rencontrer de temps en temps une oasis dont on espère qu'elle ne tarira pas de sitôt.

Voici donc une sorte d'anti-dossier sur la relève. D'abord, nous avons voulu connaître l'avis des principaux intéressés en organisant une table ronde avec sept cinéastes indépendants (des jeunes dont l'âge de certains avoisine la quarantaine...). Un survol historique met en perspective cette préoccupation relativement récente du côté des institutions qu'est l'aide à la relève tandis que le cinéaste et scénariste Michel Langlois nous accorde un entretien où il témoigne de son expérience comme directeur de l'INIS (Institut national de l'image et du son), école de formation pour débutants. Également, pour illustrer ce qui constitue pour nous l'exemple le plus criant d'infantilisation, une analyse de *La course destination monde*. Enfin, nous nous sommes penchés sur les cas de Cinéma Libre, Les Films de l'Autre et Spirafilm, lieux de résistance et d'indépendance pour les cinéastes. ■